

David Baazev

Qui a dit  
que les hommes  
ne pleurent jamais





**14 Juillet 2006**

**Le Colonel Arielowicz  
et le Général Ron**



## Chapitre I

« Donc, Messieurs, je dois partir ce soir, mais pour le moment ma présence est indispensable. Rangez vos affaires, Monsieur Platon effectuera mon travail. Bonne chance ! Finit par dire le jeune général de brigade en jetant un regard fatigué aux officiers de haut rang du Ministère de l'Armée. Veuillez faire entrer le Chef de Service des Renseignements ».

Il se leva et s'approcha de la fenêtre. Il ouvrit le rideau pour regarder en direction de la synagogue. Ces derniers temps il ressentait un respect tout particulier envers la synagogue et les Rabbins. Il se mit à sourire : « Je n'y avais jamais pensé ! Est-ce que j'ai vieilli ? Non, la vieillesse est pour bien loin ! Bien que je n'aie que trente-cinq ans, j'ai déjà vu pas mal de malheurs autour de moi : la tragédie de mon frère, et maintenant les terroristes islamistes qui prennent les armes et préparent la guerre contre nous. Mais pas seulement des terroristes islamistes du Hamas ou du Hezbollah ! Mais aussi d'Iran, de Syrie et même certains islamistes Tchétchènes. La côte est recouverte du sang de nos jeunes gens, mais le temps viendra où nous regretterons leur insolence ! Le

peuple juif existe depuis des millénaires et a encore la force de supporter cette situation un certain temps ».

Le bruit de la porte le fit sursauter. Le colonel, hautain et sec, entra d'un pas militaire.

« Le Colonel Arielowicz est à vos ordres, Monsieur le Général de la Brigade.

– Non, Shlomo, pas de ton officiel. Assieds-toi ! J'ai quelque chose à te dire.

Shlomo Arielowicz alluma sa cigarette. Il s'assit sur le divan et regarda attentivement le général. Tous deux restèrent muets en même temps. Le Chef de Service des Renseignements rompit le silence.

« Je t'écoute, Ron, y a-t-il du nouveau ?

– Oui, Shlomo, j'ai une idée.

– Je t'écoute attentivement.

– Je vais déjà revenir un peu en arrière »

Ron suivit du regard la fumée de la cigarette qu'il fixait en un point précis.

« C'était il y a quelques années. Tu sais qu'à Moscou il y avait une Ecole de Division Spéciale où on préparait les soldats à être des professionnels du combat, mais en réalité c'était des assassins professionnels. Aucun parmi eux n'avait le professionnalisme inférieur à celui de l'unité Delta ou des Bérets Verts »

Ron réfléchit un court instant et puis se mit à sourire.

« Je ne sais pas quelles consignes y recevaient les étudiants ni comment étaient les élèves-officiers avant de commencer leurs études, mais je les ai bien connus par la suite.

C'était en 1981 en Afghanistan, dans la ville de Djahlabad. Un jour l'avion du Devoir Spécial a atterri sur le terrain de notre brigade situé près de notre ville. En sont sortis trois hommes, le premier était « un héros » de Kim Tsogolovic, dit Ron ironiquement. Et les deux autres, je les voyais pour la première fois. Ainsi, Shlomo, je vais les appeler « X » et « Y ». Les deux hommes portaient des vêtements civils, jeans, maillots noirs et vestes sans manches en cuir. Ils sont sortis de l'avion en portant de grandes valises lourdes et ils étaient dans l'état-major avec Tsogolovic. Le même soir on a dit que des professionnels étaient arrivés »

Je ne dis plus rien. Je luttais avec eux dans quelques combats et j'étais témoin de leur façon de se battre. Je n'avais jamais rien vu de pareil ailleurs, sauf dans les films, ce qui était assez rare chez nous. Je suis entré directement en relation avec « X » qui ressemblait à mon frère. Pourquoi je t'en parle ? On pensait que c'étaient les vrais héros des tragédies grecques. Quand on pensait qu'ils n'étaient plus en vie, ils réapparaissaient sans une seule égratignure.

L'ennemi a bientôt compris que dans la région il y avait des professionnels. D'autant plus que ces garçons avaient une habitude spéciale : sur le lieu de l'opération, « X » dessinait un diable avec du charbon et écrivait en anglais « Satan Noir ».

Les Afghans l'appelaient « Satan Noir ». On offrait quelques millions de dollars américains pour l'assassiner.

Et un jour, très loin de leur patrie, l'amitié de « X » et « Y » a pris fin. Et ils sont même devenus ennemis.

Nos hommes ont fait prisonnier le jeune instructeur américain d'Afghanistan ainsi que sa femme. Moi dès que je l'ai vue, j'ai été éberlué. Je n'avais jamais vu une femme aussi belle. Cheveux noirs, yeux bleus insondables, visage bronzé par le soleil d'Asie. Sa taille ? Ne me dis rien. Elle ressemble à un ange d'une fresque de Giotto ... Je me suis souvenu de leur interrogatoire.

« Nom ?

– Johnson ! Se fit entendre la voix de l'Américain, froide et provocante.

– Cette fille, qui est-elle pour vous ?

– Elle est mon épouse légitime.

– Son nom ?

– Deltovich ! »

Je croyais que la terre s'était mise à trembler, ou qu'une mine avait tout fait exploser, ou que j'étais dans un rêve. Quand j'ai repris connaissance, je me suis dirigé vers elle. Cette créature était debout, entourée de soldats russes. Tout à coup j'ai été stupéfait. J'ai vu ses yeux qui me regardaient, ses yeux remplis de colère et de prières, d'impuissance et ... de larmes ! Et ces larmes, ces larmes invisibles, sais-tu, Shlomo, dans les yeux de qui elles brillaient ? Sais-tu qui me regardait les yeux pleins de millions de questions ? C'était X, c'était Satan Noir, à cause de qui beaucoup de gens ont quitté notre monde.

L'interrogatoire continuait :

« Votre femme, est-elle aussi américaine ?

– Elle est née en Amérique, mais elle est la fille d'un immigrant juif ukrainien » Johnson a jeté un regard chaleureux et plein d'amour à la fille de

Deltovich. J'ai tout de suite compris ce que signifiait la fille de Deltovich pour lui.

« Deltovich est un nom ukrainien ? me demanda un collaborateur des renseignements militaires.

– Oui, les Deltovitch étaient des nobles de la région d'Odessa en Ukraine.

– Elle en dégage la grâce, reprit « Y » en souriant. Une princesse porte toujours en elle sa noblesse et son origine de haut rang. Avant de l'envoyer à Kaboul, j'espère qu'elle ne refusera pas notre collaboration »

Le couteau à deux tranchants siffla dans l'air et près de la tête, jusqu'à ce que le manche s'enferme dans la porte. Il ne bougea pas et se contenta de regarder l'arme malencontreusement jetée près de lui. Son sourire était tellement fixé sur « X » que j'en ai frissonné. Spontanément je saisis violemment le pistolet. Quant à « Y », il abaissa le chien de la kalachnikov. « X » n'était pas armée et quand il commença à parler, j'étais surpris par le si grand calme de sa voix.

« Nous deux, nous sommes ukrainiens, et toi qui a été élevé dans les traditions des tchéchènes arabomusulmans, n'essaie pas d'offenser une femme faible. Ici, tu me connais bien plus que les autres et je t'avertis, j'avertis tout le monde, si quelqu'un l'insulte, je massacrerai toute la région ! »

Dans sa voix on sentait une telle fermeté que tous avaient les yeux rivés au sol.

Alors je n'ai plus eu besoin de t'expliquer que « X » était notre compatriote, un juif ukrainien normal, et par l'ironie du sort, il a été envoyé dans cette école maudite.

« Il a été... ? demanda Arielowicz en fronçant les sourcils.

– Oui, je ne sais pas s’il est encore vivant.

– Oui... une semaine après cet incident, « X » et moi, nous devions revenir dans notre pays. Le troisième soir lorsque l’alarme a sonné, tout le monde s’est levé. L’instructeur américain, son garde et trois soldats ont été retrouvés morts. « Y » avait mis à exécution son plan : il avait enlevé Nata Deltovitch avant de disparaître sans laisser de trace »

Stupéfait, je tournais sur place, quand un soldat me dit que « X » m’appelait. Quand je suis entré il était debout devant la fenêtre, prêt à partir, tout armé de pied en cap. Je l’ai regardé, étonné. Il m’a donné quelques feuilles de papier, je l’ai regardé.

« J’enlève ta compatriote. Tu a toujours eu de la chance, ukrainien maudit ! C’est ma vengeance. Tu pars dans quelques jours et adieu pour toujours. Allah est grand ! »

J’étais bouche bée. A cet instant si je rencontrais « Y », je le déchiquetterais avec les dents.

« X » s’approcha de moi. Nous nous sommes regardés. Une énorme tristesse, presque une tristesse de désespoir, se déroulait dans ses yeux bruns. Il me serra d’un bras, et de l’autre me donna deux lettres mises sous enveloppe.

« Ron, mon frère, apporte ces lettres en ...

– Toi ? »

Je ne reconnaissais pas ma voix.

– Moi, murmura-t-il tout en hésitant à continuer, je dois rester ici encore quelque temps.

– Qu’est-ce que tu penses faire ? »

Il ne dit plus rien, me tourna le dos puis se dirigea vers la fenêtre. Pendant un certain temps son regard était devenu noir, et puis d'une voix lente et calme il commença à dire :

« Dieu sait que je ne me suis jamais battu contre des hommes sans arme et je ne parle pas des femmes et des enfants. Tu m'as demandé ce que je pense faire. Et toi, que ferais-tu à ma place ? Tout le monde ferait cela pour défendre leur dignité. Lui, avec cette lettre et par son action, m'a provoqué, et seulement moi. Comment a-t-il fait ? Dois-je baisser la tête et rentrer dans mon pays ? Ce serait vraiment idiot de ma part et je préfère donc mourir.

– Je reste avec toi ! lui dis-je tout de suite.

– Tu ne m'aideras en rien, c'est la loi de cette école maudite. Nous devons nous retrouver face à face et Dieu jugera le coupable, celui qui est juste et celui qui est injuste.

– Mais où penses-tu le trouver ? Ici à chaque instant il y a l'ennemi, et si tu es fait prisonnier, tu sais ce qui t'arrivera, lui dis-je en essayant de le convaincre. Tu prends trop de risques dans cette action. Il y a beaucoup de dangers tout autour de toi.

– C'est un peu difficile de m'arrêter, dit-il en souriant. J'ai toujours vécu aux risques et péril de ma vie, je suis comme cela. Ne perdons plus de temps. Rappelle-toi toujours, si je meurs en terre étrangère, je mourrai comme doit mourir Satan Noir. Si vous apprenez que je suis avec des Afghans, sachez que c'est moi qui suis venu chez eux. Et tout se passera ainsi si je sens que « Y » est près d'eux. Adieu Ron ! Sois heureux ! »

Il prit le mitrailleur posé sur la table et disparut dans le noir. C'est tout, Shlomo ! Depuis ce moment, je n'ai jamais plus rien su de lui. Je sais que c'est de ma faute, mais je n'ai pas pris le temps de le rechercher.

Le silence retomba. Ils se mirent à fumer en même temps.

« Tu penses que j'avais besoin de cette histoire, n'est-ce pas ? demanda Ron brusquement.

– Oui, c'est naturel.

– Sans aucune hésitation, je te le dis directement... Sais-tu qui est le chef du détachement militaire de la région et qui se bat contre nous ?

– Oui, je le sais. Il s'agit d'un terroriste islamiste dont le surnom est Comandor. Dans un journal où il y avait une interview, si je ne me trompe pas, c'était Novosti.

– Et sais-tu qui est ce Comandor ? demanda Ron en allumant un cigare qu'il écrasa rapidement dans le cendrier.

– Qui ?

– « Y »

Ce mot semblait être comme le tonnerre au milieu d'un ciel bleu.

Arielowicz sursauta d'inconscience.

« C'est à dire...

– Je sais ce que tu veux me dire, Shlomo, je sais ce que tu dois me demander et ce problème, nous devons le résoudre ensemble, dit Ron en fronçant les sourcils. Il n'y a qu'une seule question : que s'est-il passé il y a des années ? « X » n'était pas quelqu'un qui retirerait sa parole. Que lui est-il arrivé ? C'est la

question qui depuis quelques jours ne me laisse pas en paix et occupe tout mon esprit. Il en est ainsi depuis que j'ai compris qui était Comandor. S'il vit en Tchétchénie ou au Liban, s'il est vivant, nous devons le retrouver, sinon je n'ai qu'une solution et de toutes mes forces j'essayerai de le trouver et je l'écorcherai vif, ce Comandor ! »

Les mains de Ron tremblaient de colère.

« Je le retrouverai, Ron ! Aie confiance en moi !

– Pendant cette recherche, le Comité de Défense t'aidera. Explique-leur la situation, et pour le moment nous avons besoin de « X » plus que jamais.

– Nous ne connaissons pas l'adresse de « X », n'est-ce pas ?

– Non ! C'est justement là le problème de ne pas savoir. Il est natif d'une région montagneuse. Nous nous sommes séparés si brusquement que je n'ai pas eu le temps de lui demander son adresse. Voilà son nom et son prénom ainsi que le nom de son père »

Il les écrivit sur une feuille avant de la lui donner.

« Dépêche-toi, Shlomo, vas-y le plus vite possible »

Arielowicz regarda le papier : Bakour Abovici, fils de Aharone, lit-il.



## Chapitre II

Il faisait froid. Une Mercedes 500 blanche s'approchait d'Istanbul. Une musique paisible et douce se faisait entendre dans le salon.

« Est-ce que tu es fatigué ? »

La femme assise au volant regarda l'homme aux cheveux argentés et habillé élégamment, assis à côté d'elle.

« Non, je ne suis pas fatigué »

Les yeux à moitié fermés il contemplait l'entourage nébuleux.

Le passé de mon pays et celui du pays où nous sommes en ce moment me reviennent à l'esprit. Un passé plein de haine, de perfidie et de trahison. Sais-tu, Marika, que chaque nation vit à partir de son histoire. L'histoire, c'est le trésor où une nation puise la force de son existence. Sais-tu combien de millions de Juifs, qu'on appelle Juifs Turcs, habitent ce pays ? Le lourd tribut payé par ces Juifs qui sont nos frères nous a séparés. Mais nous savons, et ils le savent aussi, que nous sommes leurs frères. La diversité des

religions ne nous fait pas peur. Les Juifs crucifiés pour leur religion apprécient la religion des autres. Dans notre Histoire il n'y a pas un seul moment où les Juifs veulent offenser ou opprimer la religion des autres, et même les musulmans habitant en Israël ne peuvent pas nous le reprocher. N'en est-il pas ainsi ?

« C'est exact ! Malheureusement il en est ainsi ! dit Marika, pensive et les sourcils froncés en regardant la route. Notre histoire est étonnante. Nous, les Juifs, nous sommes étonnants aussi, comme nos... »

Le ciel se recouvrait de nuages. La voiture roulait vers le centre-ville. Marika redevint gaie tout à coup et, en souriant, jeta son regard sur une large avenue tout étincelante sous la pluie puis regarda l'homme. Et lui, il observait, le regard pensif et lointain, les enseignes brillantes et lumineuses des bars et restaurants, ainsi que toutes les sortes de publicités.

« Où allons-nous ? demanda la jeune femme en souriant.

– Tu me le demandes comme si j'étais déjà venu ici hier. Je connais toutes les rues, dit-il d'un sourire charmant. Ce serait mieux si tout d'abord nous trouvions un hôtel, et ensuite nous pourrions mieux réfléchir à d'autres projets.

– Je me soumetts à vous, ô mon roi ! Fredonna Marika qui, subitement, arrêta la voiture près d'un policier »

Le policier, tout dans ses pensées, sursauta en entendant les freins puis, l'air menaçant, s'approcha de la voiture, mais au lieu de voir un ivrogne, vit une fille, telle une fée venue tout droit des contes des Mille et Une nuits. Il se mit à rire fortement et

stupidement et contempla sans gêne, de la tête aux pieds, cet oiseau-femme étranger. Tout à coup il remarqua les yeux de l'homme assis à côté d'elle et le sourire disparut de son visage. Il ne comprit pas pourquoi le regard de l'inconnu lui faisait si peur qu'il se mit à trembler. Il leur expliqua poliment où était l'hôtel et s'éloigna de la voiture.

Marika ne remit pas la voiture en marche. Mais elle se retourna de toute sa taille vers l'homme et le regarda d'un œil scrutateur :

« Dis-moi pourquoi on a peur de toi ? Je l'avais déjà remarqué à Kiev. Dès qu'un inconnu te regarde, il détale comme un lapin effarouché. Pourquoi ? Même le policier...

– Parce qu'avant de me regarder, ils te regardent, tu comprends ? Et aussi parce que votre humble serviteur n'a peur de personne, car la vie de l'homme à qui tu promets ton amour ne vaut pas un fêtu de paille, et la peur d'une telle vie n'est que bêtise. Le sentiment qu'on appelle la peur, on l'a tué en moi pendant mon enfance »

Il regarda le visage étonné et les yeux grands ouverts de Marika, lui serra le bras, l'attira vers lui et l'embrassa.

« C'est l'heure de dîner, n'est-ce pas ? »

La voiture démarra.

Les deux chambres luxueuses au cinquième étage de l'hôtel « Istanbul », réservées pour vingt-quatre heures, donnaient sur le parking. Ils décidèrent de dîner dans la chambre. Le portier apporta le repas ainsi que du champagne bien frais. Marika avait déjà pris sa douche et finissait de se préparer devant le

miroir. Un bruit assourdissant s'entendait depuis la salle de bain.

« Bakour, qu fais-tu depuis tout ce temps ? As-tu pris froid ! dit à haute voix la femme.

– Assieds-toi et je sors tout de suite, se fit entendre la réponse ».

Marika prit un verre de champagne tout mousseux et contempla la belle ville d'Istanbul pluvieuse. Le bruit de l'eau cessa et Bakour entra. Le dos nu, il s'essuyait les cheveux. La femme le regardait d'approbation. L'homme était maigre à première vue, mais bien musclé.

Bakour roula sa serviette autour du cou, prit le peigne et se tourna vers le miroir. Marika le regarda puis poussa un cri. Elle regardait stupéfaite les longues cicatrices sur le dos de l'homme. Elle traversa la chambre à petits pas et contempla de près les plaies roses refermées depuis bien longtemps.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Marika d'une voix sourde.

– Rien ! répondit – il très calmement.

– Bakour, je suis chirurgien et j'ai déjà vu des blessures de mille sortes. J'en ai soigné et guéri beaucoup d'entre elles, mais je n'ai jamais rien vu de la sorte. En tant que médecin, je m'y intéresse. Comment as-tu pu avoir des plaies si importantes ? »

Le peigne craqua horriblement dans la main de Bakour qui se retourna.

« C'est une longue histoire, Marika. Je vais te le dire tout simplement : c'est un souvenir d'Afghanistan. Et ces plaies... »

De grosses gouttes apparurent sur son visage

« Ce sont des traces de fouets !

– De fouets ?

– Oui, mais pas des fouets dont se servent les cavaliers de chez nous. Non, c'étaient des fils d'acier entrelacés. Et qui étaient chauffées sur la flamme avant de fouetter.

– On t'a torturé ? demanda Marika d'une voix tremblante.

– Oui »

Bakour versa le champagne dans les coupes vides, alluma la lumière et se dirigea vers la fenêtre. Marika le regardait avec pitié. « Je l'ai rencontré il y a deux ans. Je pensais que je le connaissais et en réalité je ne le connais pas. Toute ma vie j'avais rêvé d'un tel homme. Peut-on comparer mon mari avec cet homme ? Il est doué de naissance. Mais souvent il ne remarque personne sauf lui-même et, parfois, même pas lui. Je ne lui ai rien dit de moi et de cet homme ».

Elle se souvenait de leur première rencontre. Elle revenait du travail à pied. Sa rue en pente était recouverte de neige, et c'est pourquoi elle était sans voiture. Dans la rue des jeunes garçons faisaient des boules de neige et ne laissaient passer personne sans leur en lancer. Marika s'était arrêtée et elle ne savait pas quoi faire : devait-elle continuer la route sous la pluie de boules de neige, ou non. Près d'elle s'est arrêtée une BMW de couleur noire sans numéro et aux vitres teintées. Un officier de la garde habillé de l'uniforme américain est descendu de voiture et a regardé mécontent la rue glissante. Il était désespéré à l'idée qu'aucune voiture ne pouvait monter, a refermé la portière et s'est retourné. D'abord il a regardé les « assaillants » d'un regard expert et impétueux, a souri bienveillamment et puis a lu les pensées de

Marika. Il a tendu la main à une fille inconnue : « Donnez-moi la main et n'ayez plus peur de rien ! ». C'était il y a deux ans.

Marika se leva, s'approcha de lui et serra ses bras autour de son cou. Les pensées de Bakour retournaient vers le passé lointain. Les bras tendres sur son cou le réveillèrent. Il ne bougea pas. Les ongles vernis et l'odeur de parfum lui plaisaient. En un instant ils se mirent debout. Et puis il détacha doucement des bras de Marika, se retourna et la regarda droit dans les yeux. La femme le regardait comme si tout ce qu'elle avait rêvé de toute sa vie se réalisait d'un seul coup. Il pleuvait dehors. Et Marika était remplie de désirs de pluie et de passion. Les yeux noirs et insondables séduisaient Bakour. Les lèvres de couleur cerise lui firent perdre son assurance et il se jeta frénétiquement sur les lèvres de la jeune femme qui s'attendait à un tel accès de passion. Elle serra ses bras autour de son cou et répondit par un baiser brûlant et passionné. La passion l'inonda, aveuglée, brûlée et d'un mouvement de la main le peignoir posé sur la taille nue de Marika tomba au sol.

Dans les villes d'Ukraine ou d'Israël, la faisane crie pour appeler le faisan mâle et à Istanbul la voix glaciale des mollahs casse la tranquillité de la nuit.

« Quelle heure est-il ?

– Il est une heure et demi du matin, répondit Bakour en allumant une cigarette. Veux-tu te coucher ?

– Non...

– Marika »